« Et comme d'attribuer à une faiblesse de cœur ma résolution. Il n'est pas de moi qui me déciderai à déposer la couronne, si je n'ai été forcé de le faire par le bien des Espagnols; mon cœur n'a été nullement troublé par le poids que courut mon auguste épouse, car, dans ce moment solennel, se joint à moi pour exprimer le vif désir que l'on pardonne aux auteurs de cet attentat. Mais j'ai la très ferme conviction que mes efforts seront stériles et mes intentions irréalisables.

« Ce sont là, messieurs les députés, les raisons qui me décident à restituer à la nation espagnole, et en son nom, à vous, la couronne qui m'a été offerte par une vote national; je fais cette abdication pour moi, mes enfants et leur descendance.

« Soyez assurés qu'en abandonnant la couronne je n'abandonne pas l'amour de cette Espagne aussi noble que malheureuse, et que je n'emporte d'autre regret que celui de n'avoir pu lui procurer tous les biens que mon cœur désirait loyalement pour elle.

« Palais de Madrid, 11 février 1873. »

« Voici également le texte complet de la réponse du congrès, dont on ne communique que deux ou trois passages :

« L'Assemblée Nationale à Sa Majesté le roi don Amédée.

« Sire, — Les Cortès souveraines de la nation espagnole ont entendu avec un religieux respect la lecture de l'éloquent message de Votre Majesté. Dans vos chevaleresques paroles dictées par la droiture, l'honneur et la loyauté, elles ont trouvé une nouvelle preuve des hautes qualités de l'Esprit et du cœur qui élèvent Votre Majesté, ainsi que de votre attachement profond pour votre seconde patrie.

« Celle-ci, généreuse et brave, amoureuse de sa dignité jusqu'à la supériorité, et de son indépendance jusqu'à l'héroïsme, n'oublie pas que Votre Majesté a été le chef de l'Etat, la personification de sa souveraineté et la première autorité légale. Elle ne peut pas méconnaître qui l'en honore et grandissant Votre Majesté, elle s'honore et se grandit elle-même.

« Sire, les Cortès ont été fidèles au mandat qu'elles ont reçu de leurs électeurs et les dépositaires de la légalité qu'elles ont trouvée établie par la volonté de la nation et les Cortès constituintes. Dans tous leurs actes, dans toutes leurs décisions, les Cortès se sont respectées dans les limites de leurs prérogatives; elles ont respecté la volonté de Votre Majesté et les droits qui lui étaient dévolus par sa propre constitution.

« Proclamant tout ceci très haut et avec grande clarté, afin que jamais ne retombe sur leur nom la responsabilité du conflit que nous acceptons avec douleur, mais que nous terminons avec énergie, les Cortès déclarent à l'unanimité que Votre Majesté est et a été le fidèle, très fidèle observateur des respects dus aux Chambres; qu'elle a fidèlement, très fidèlement exécuté les serments prêtés au moment où Votre Majesté a accepté des mains du peuple la couronne d'Espagne; elles constatent le mérite glorieux, très glorieux (à cette époque d'ambition et de dictature, où les coups d'Etat et les prérogatives de l'autorité abolie entraînaient les plus humbles), consistant à ne pas céder aux tentations qui les assaillent sur les plus inaccessibles hauteurs du trône, auquel arrivent seuls et sur lesquels restent seuls quelques privilégiés de la terre.

« Votre Majesté pourra dire, dans le silence de sa retraite, au sein de sa belle patrie, que si quelque'un eût été capable d'arrêter la marche impérieuse des événements, Votre Majesté, grâce à son éducation constitutionnelle, à son respect pour le droit constitutionnel, aurait été l'homme capable d'enrayer cette marche complètement et absolument. Les Cortès, pénétrées de cette vérité, auraient fait, si la chose avait été possible, les plus grands sacrifices pour que Votre Majesté se désistât de son projet et retirât son abdication.

« Mais la commission qu'ont les Cortès de votre indératifiable caractère et la justice qu'elles rendent à la maturité de vos idées et à la persévérance de vos résolutions, empêchent les Cortès de prier Votre Majesté de revenir sur sa décision, et les décident à vous notifier qu'elles ont pris en main le pouvoir suprême et la souveraineté de la nation, afin de pouvoir dans des circonstances si critiques, et avec la rapidité voulue par la gravité du péril et de la situation, sauver la démocratie, base de notre politique, et la nation, notre immortelle et tendre mère, pour qui nous sommes tous décidés à sacrifier de plein gré non-seulement nos ambitions individuelles, mais encore notre nom et notre existence.

« Dès le commencement du siècle actuel, nos pères se sont trouvés dans les circonstances les plus difficiles et ils ont su en triompher en s'inspirant de ces idées et de ces sentiments.

« L'Espagne était abandonnée de ses rois, envahie par les armées étrangères, menacé dans son existence par ce géant illustre qui semblait posséder le secret de la destruction et de la guerre; les Cortès étaient enfermées dans une île assiégée, ou semblait fuir le sol national. Et bien les Cortès ont non-seulement sauvé la patrie, rédigé la grande épopée de son indépendance, mais encore elles ont su réédifier sur les ruines éparpillées de la vieille société la société nouvelle.

« Les Cortès savent que la nation espagnole n'a pas dégénéré, et elles espèrent ne pas dégénérer elles-mêmes des nobles vertus nationales qui distinguent les fondateurs de la liberté en Espagne. Quand les périls seront conjurés, quand les obstacles seront vaincus, quand nous serons des difficultés qu'entraîne avec elle toute

époque de transition et de crise, la nation espagnole qui, tant que Votre Majesté restera sur son noble sol, lui donnera toutes les marques du respect, de loyauté et de considération, parce que Votre Majesté méritait, parce qu'un auguste esprit se méritait, parce que ses actions innocentes le méritent, ne pourra offrir à l'avenir une couronne à Votre Majesté, mais elle lui offrira une autre dignité, la dignité de citoyen dans le sein d'un peuple indépendant et libre.

« Palais des Cortès, 11 février 1873. »

(Suivent les signatures du président Rivero et des ministres.)

Voici le texte de l'adhésion du maréchal Espartero :

« Lérono, 13 février.

« Que la volonté nationale s'accomplisse ! Telle a toujours été et telle sera toujours ma devise. Les Corps Législatifs, dans l'exercice de leur souveraineté, ont proclamé la République, que je salue avec vénération, et je viens exprimer mes plus profonds remerciements à MM. les membres composant le pouvoir exécutif pour les honneurs dont ils ont bien voulu honorer le vétéran de la liberté, qui, étranger à toutes vues personnelles, n'a jamais eu d'autre ambition que le bonheur de sa patrie.

« BALBUENO ESPARTERO. »

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

M. de Rémusat et Lord Lyons ont signé le protocole réglementant les tarifs adoucis par la commission anglo-française. Ce protocole sera soumis d'abord à la Chambre des députés de l'Assemblée nationale. Si la Chambre l'approuve, il sera ratifié par M. le Président de la République et, enfin, soumis à la ratification de la reine d'Angleterre. Les deux principales clauses du nouveau traité sont celles-ci : L'Angleterre concède à la France le droit de percevoir des droits équivalents sur certains produits de la fabrication anglaise jusqu'à la fin de l'année 1876. D'un autre côté, la France concède à l'Angleterre l'assimilation complète du pavillon anglais jusqu'au 15 juillet 1879.

— M. Javelle, l'armurier de Saint-Etienne, qui vient d'inventer un nouveau fusil de guerre, doit soumettre son invention à M. le ministre de la guerre. Le fusil de M. Javelle, qu'il appelle remington-revolver, parce qu'il tient à la fois de la fabrication anglaise jusqu'à la fin de l'année 1876. D'un autre côté, la France concède à l'Angleterre l'assimilation complète du pavillon anglais jusqu'au 15 juillet 1879.

— Le New York Club de Paris a inauguré son magnifique local par un souper à l'américaine le 5 février. Environ cinquante convives assistaient à cette petite fête, qui était présidée par M. le Dr. Goodenough, président du cercle. Le premier toast porté était à la prospérité de la France.

— Un correspondant du Petit Parisien lui adresse de Tarascon un curieux récit : « Un fait surprenant se produit en ce moment dans la petite commune de Mailhac, près de Gevascon. Une famille cancéro du nom de Mistral, originaire de Bortonne et habitant depuis plusieurs années un mas, est dans un état continu d'extase depuis dimanche 9 courant. Ces gens, au nombre de quatre, le père, la mère, deux jeunes filles et un garçon de 18 ans, n'ont rien mangé, ni rien bu, et dorment paisiblement. Leur langue est muette. Ils restent prosternés devant un autel qui leur est construit dans leur cuisine avec tous les objets religieux qu'ils ont pu réunir. Seul dans la maison, un enfant de 14 ans, recueilli par la famille, nourri et logé par elle, n'a pas été atteint du mal. Il assure n'en rien comprendre. Avertis de ce phénomène, M. le procureur de la République de Tarascon et son substitut se sont rendus jeudi soir sur les lieux, accompagnés de la gendarmerie. On était parvenu, au moment auparavant, à faire prendre un peu de nourriture aux Mistral, qui n'avaient pas mangé depuis quatre jours, et à les faire coucher. Le père commença à recouvrer sa raison. Aux questions qui lui ont été adressées par les magistrats, il a répondu qu'il ne savait pas comment c'était venu, qu'il s'était d'abord mis à prier pour complaire à sa femme, puis qu'il avait vu disparaître tous les objets extérieurs. Il ne se souvient plus d'autre chose, et c'est là que se bornent ses explications. »

Un savant archéologue, M. Dufeu, vient de faire une découverte qui aura du retentissement dans le monde savant. L'opinion générale sur les pyramides d'Egypte est qu'elles avaient été construites par les Pharaons pour servir de tombeaux aux défunts royaux. Le Monsieur analyse le travail de M. Dufeu, et nous révèle, d'après lui, les véritables destinations de ces monuments, qui datent de soixante-sept siècles : « On va enfin connaître quelle était la véritable destination de ces constructions grandioses, destination jusqu'ici complètement ignorée. Ces monuments, qui sont les plus anciens qui existent sur la terre et qui remontent à soixante-sept siècles, vont, par leurs révolutions, agrandir le domaine de l'histoire et celui de la science; ainsi vont nous apparaître les premières pages des annales du plus grand peuple de l'ancien monde et celles de sa civilisation matérielle et morale attestée par ses monuments les plus prodigieux. D'après l'auteur, les quatre principales pyramides de Gizeh sont des œuvres séculaires et dignes de leurs illustres fondateurs, uniquement inspirées par le patriotisme le plus élevé. C'étaient, en effet, et l'auteur nous en fournit des preuves nombreuses aussi positives que convaincantes, des monuments d'utilité publique chargés d'établir le point de départ de la monarchie égyptienne, qui parvenait par là moins de cinquante-cinq siècles, et l'âge, soit l'époque de la construction de chacun d'eux. A ce but venait se joindre un autre but non moins grandiose et stèle, celui d'établir tout à la fois dans les divers points ou sections de la grande pyramide l'équilibre des mesures nationales, c'est-à-dire la coudée, et les repères constatant les résultats de l'hydraulique, la géodésie, la géographie et la géologie, que les anciens Egyptiens, prédécesseurs des constructeurs des pyramides, avaient sans doute inventées. »